

## 2. MON PETIT MAÎTRE, MON FRÈRE, J'ADORE MON ESCLAVAGE

Hypnotique. Inoubliable. L'histoire du sculpteur brésilien Aleijadinho est hypnotique, car elle est miraculeuse, voire irréelle. Dans un temps qu'on peut considérer comme primitif, au sens de sans pitié, celui où des hommes presque sans foi et certainement sans loi partent à la conquête de nouveaux territoires depuis Sao Paulo pour chercher fortune, il arrive que, quelques années plus tard, un homme fasse exercice d'artiste et se distingue ainsi. Pourtant, sa mère était esclave. Sa peau est sombre.

L'Amérique a ses chercheurs d'or à la conquête de l'Ouest. Le Brésil a ses *bandeirantes*. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, des *bandeirantes* sont partis en quête de l'or dans la région qui s'appellera Minas Gerais, pour Mines Générales. Ce sont eux auxquels Sao Paulo continue encore aujourd'hui à rendre hommage à travers une grande artère de la ville qui porte leur nom. Ce sont ces aventuriers qui fondent le mythe brésilien. Ils osent affronter l'inconnu des terres immenses de l'intérieur avec pour seule motivation le mirage de l'or. Et ils le trouvent. Ils le trouvent en quantité. Ils découvrent même des pierres précieuses. Naturellement ces paulistes ne sont pas respectueux de l'homme et encore moins de l'homme noir. Pourtant, quelque temps plus tard, le mulâtre au physique ingrat et bientôt estropié va trouver la postérité grâce à son œuvre sculpturale.

Depuis ma découverte du Minas Gerais en 1999, cet état du milieu, du milieu de nulle part – est-il au sud ou au nord du Brésil ? – et connu pour ses viandes macérées dans un jus noir assorti aux haricots qui les accompagnent, mais aussi pour sa luxuriance baroque, depuis ma découverte du Minas Gerais, donc, je n'ai jamais oublié Aleijadinho. Magie d'un récit peut-être. Le conteur s'appelait Angelo Osvaldo de Araujo Santos. Mon ami. Son nom sonne déjà comme celui d'un héros. Dans son récit continu et intelligent, il n'a jamais distingué le mythe et la réalité. Nous sommes au Brésil. Aleijadinho fait partie de sa vie. D'ailleurs, à Ouro Preto,

il habite une de ces maisons du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'aurait pu fréquenter le sculpteur. Angelo est un ange de la connaissance. Un gentilhomme qui se délecte des mots qu'il fait savoureusement claquer, même en français. Nous sommes dans la magie. Cette alchimie qui aide à remonter les siècles tient à la fois de l'identité brésilienne et de la savoureuse érudition de cet homme. Le pays dont je parle est le mariage d'une sophistication extrême et d'une violence mue par un désir éperdu de richesse. Il raconte à la fois la brutalité, la grâce et la poésie. Je n'avais jamais vu un site tropical avant de me rendre dans le Minas. Le vert vif du plumage des palmiers installés sur un ciel gris foncé est aussi en contraste avec la ligne des montagnes. Verts les arbres et l'herbe... noir le ciel. L'ambiance est au drame. La vie est tranquille. J'ignorais la beauté de cette nature luxuriante, de ces ciels immenses et de ces petites maisons près desquelles se trouve l'arbre exotique. Comme dans les tableaux du XVII<sup>e</sup> siècle de Frans Post, le Hollandais de Haarlem dont le Louvre possède huit peintures.

Ne croyez pas ceux qui vous disent qu'il y a une meilleure saison dans le Minas Gerais. Il y pleut tout le temps. La ville d'Ouro Preto, patrimoine mondial de l'humanité, a été placée là non pour des raisons stratégiques comme nombre de villes anciennes, mais tout simplement car on y trouvait l'or à foison. Murs blancs, très blancs. Églises baroques, fontaines baroques, sculptures baroques, théâtre baroque. Des croix, des rues pavées, des touristes égarés, des pentes escarpées et le peuple. Et puis les glissements de terrain. Et la boue. Et Aleijadinho.

Lui est manifestement passé de paria social, de demi-être bâtard de la mauvaise couleur, à vedette absolue de la sculpture. Un génie unique en Amérique latine : il était déjà reconnu de son temps avant d'être oublié et ressuscité. Comment cela fut-il possible ? Expliquer le miracle Aleijadino, c'est d'abord s'attacher à la lecture d'un livre fondamental. En 1933, un anthropologue, sociologue et écrivain, Gilberto Freyre publie *Casa grande e senzala*, qui s'appelle en français « Maîtres et esclaves ». Il ne cite qu'une seule

fois Aleijadinho. Mais le livre entier contextualise l'existence de notre héros. On accusera Gilberto Freyre d'une vision trop paternaliste de la société brésilienne ancienne. On lui reprochera de faire une description trop gentille de ce milieu esclavagiste finalement aussi atroce qu'ailleurs lorsqu'on pratique le commerce des hommes. Mais Freyre fait œuvre. Il fait rentrer en ligne de compte dans sa description de la société brésilienne la sexualité, le catholicisme et même les relations sado-masochistes du Portugais dans ce nouveau pays qui manque cruellement de femmes blanches. Ici sont les Indiennes lascives, les Africaines objets de désir et de concupiscence. L'œuvre de Gilberto Freyre est désormais ancrée dans l'esprit des Brésiliens éduqués. En 2014 encore, le cinéaste Fellipe Barbosa qui raconte une classe bourgeoise carioca en difficulté cohabitant avec les travailleurs des *favelas*, donne pour titre à son long-métrage : *Casa grande*. Pas de *senzala* dans l'intitulé car il s'agit du nom donné aux habitations des esclaves. Les *favelas* remplacent les *senzalas*. Dans le film, le jeune maître, ce fils du maître, va se réfugier dans la *favela* chez la femme de ménage de la maison, renvoyée justement pour une histoire de mœurs. Une autre fois, dans le salon bourgeois, près du bureau du mari, un livre trône. Un ouvrage consacré à celui qui incarne l'identité brésilienne : Aleijadinho. Image furtive parlante.

Mais revenons aux années 1930. Gilberto Freyre pratique un discours sans tabou. Pour lui les Portugais, contrairement aux Anglais d'Amérique, n'ont pas peur des Noirs car ils ont été envahis un temps et se sont mélangés sur leur propre territoire avec des personnes à la peau sombre, les Sarrasins. L'hybridation se produira naturellement au Brésil. Un proverbe qu'on entend de la bouche des Brésiliens d'aujourd'hui entérine la mixité locale : « On a tous un pied dans la cuisine » pour « On a tous, dans la famille, quelqu'un qui a couché avec la cuisinière. » Freyre le dit autrement : « L'influence africaine qui bouillonne sous l'euro-péenne donne son âcre chaleur à la vie sexuelle, à l'alimentation et à la religion. » Huit siècles d'occupations maures au Portugal... Huit siècles de cette seigneurie-là battent en brèche l'idée d'une supériorité absolue des Blancs chrétiens.



Freyre va identifier le fantasme portugais de cette figure idéale sous le joli nom de « moresque enchantée ». Évidemment le fantasme induit le passage à l'acte et la moresque enchantée qui prend la forme de l'Indienne, puis de l'Africaine, donne naissance à foison à des êtres d'une nouvelle sorte, de ceux-là mêmes que l'on pourrait qualifier, si cela existait, de « race brésilienne ». L'écrivain est catégorique : « Tout Brésilien, même quand il est clair et qu'il a les cheveux blonds, porte dans l'âme, si ce n'est sur le corps, l'ombre ou la marque de l'indigène ou du nègre. » L'érotisme dans la maison de l'esclavagiste prend par exemple la forme d'une chansonnette entonnée par les femmes de chambre, consignée par Freyre dans son ouvrage :

« Mon petit Blanc ensorceleur / mon petit maître, mon frère / j'adore mon esclavage / petit Blanc de mon cœur car tu me traites de sœur / moi ta pauvre négrillonne / Oh ! toi qui trembles de plaisir et t'en vas le soir pêcher (...). » L'érotisme est le bras armé de la conquête du vaste territoire brésilien et, selon l'anthropologue, l'outil le plus efficace de la colonisation. Le pays est si vaste, l'appétit sexuel des Portugais est si grand et les créatures féminines pâles si rares. Voilà pourquoi la horde de ceux que la société conservatrice du XVIII<sup>e</sup> siècle devait traiter comme des bâtards multicolores arrive ponctuellement à s'intégrer à la population. Voilà pourquoi Aleijadinho a pu exister.

De là, un début de reconnaissance possible des innombrables enfants mixtes, mulâtres, illégitimes, nés hors d'un lit proprement conjugal, dans des alcôves naturelles. La société brésilienne est neuve et étriquée à la fois, prometteuse et rétrograde, provinciale mais d'un nouveau monde. Elle peut offrir à tous ces êtres à la conception occultée ou hasardeuse un passe-droit social, une place qu'ils n'auraient jamais pu obtenir ailleurs. Fils de curés, fils de nobles, fils de rien vont aller à l'école et expriment un désir de réussite. C'est Gilberto Freyre qui le dit.

Les romans du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle racontent le contexte social de ces enfants non blancs qui peuvent le paraître et qui ignorent

quelquefois leurs origines sombres. Le chef-d'œuvre du genre – *O Mulato* (Le Mulâtre) – est paru en 1881 à Rio de Janeiro, sous la plume d'Aluizio Azevedo, soit sept ans avant l'abolition totale de l'esclavage. Son écriture dans la traduction française est d'une modernité étonnante de même que la construction de l'intrigue qui ne délivre sa clef qu'à la fin. L'histoire d'un riche héritier orphelin parti étudier au Portugal et qui revient dans sa très provinciale ville du Nord, Sao Luis de Maranhao. Il est apparemment blanc, mais sa mère – qui fut une esclave – était noire. Il l'ignore. Il est noir aux yeux de ceux qui connaissent son origine. Impossible donc de se marier à la jeune fille de bonne famille dont il est tombé amoureux.

« Pour la première fois Raymundo se sentait malheureux [...] Mulâtre ! Cette seule parole lui expliquait à présent tous les scrupules mesquins que la société de Maranhao avait montrés à son sujet. Il expliquait tout : la froideur de certaines familles à qui il avait rendu visite ; la brusque interruption des conversations à son approche ; les réticences de ceux qui lui parlaient de ses ascendants ; la réserve et la prudence de ceux, qui, en sa présence, discutaient les questions de race et de sang ; la raison pour laquelle Dona Amancia lui avait offert un miroir et lui avait dit “Regardez-vous donc !”, la raison pour laquelle, devant lui, on appelait les négrillons de la rue [...] “Ta mère, rappelle-toi bien, était esclave ! Et toi aussi tu l'as été”. »

Raymundo, c'est Aleijadinho en plus blanc et en plus beau. « Et dans la candeur de ce caractère immaculé, un nid de vers destructeurs se formait et grouillait, qui apportait la haine, la vengeance, la honte, le ressentiment, l'envie, la tristesse et la méchanceté. » Cependant, chez Aleijadinho, le « nid de vers destructeurs » disparaît sous la virtuosité du couteau du sculpteur. Il a un père, charpentier et architecte, un respectable Portugais qui lui donne manifestement une force hors du commun pour exister hors des préjugés raciaux. Le petit mulâtre habile apprend avec lui et auprès des artisans virtuoses de la région.

Quant à la mère *mineira* noire, aux dires de Gilberto Freyre – il parle en général de ces femmes-là –, elle est un atout pour sa progéniture. Il raconte combien ce genre de femme est apprécié, affichant toutes les qualités requises non pas pour être une bonne épouse – un sort réservé à la Blanche – mais « une bonne compagne, saine, ingénieuse, fine, affectueuse. Elle dominait la situation ». Cette créature respectable voit même ses enfants s’asseoir à la table du maître et aller à l’école... De la mère d’Aleijadinho, on ne sait rien, si ce n’est ses origines africaines, autrement dit que sa peau était noire et qu’elle était esclave. Était-elle née en Afrique ? A-t-elle enseigné au jeune artiste des semblants de culture de son pays d’origine ? Gilberto Freyre raconte que les esclaves garderont longtemps leurs costumes traditionnels africains alors qu’ils sont installés au Brésil. Le néant de la connaissance sur cette mère est définitif. Mais la créature attentionnée et habile décrite par Freyre correspond utilement à celle qu’on voudrait être la génitrice du génie.

Ou comment l’esclave affranchi à la naissance est devenu l’artiste reconnu du Minas Gerais grâce à une mère esclave et maîtresse de haute volée d’un Portugais architecte. Pour l’observateur étranger comme moi, l’histoire d’Aleijadinho, autrement dit cette mixité légitimée de manière inédite, a un aspect euphorisant. Le racisme aurait donc trouvé son antidote au Brésil.

